Si vous me demandez maintenant, lecteur, pourquoi je vous ai raconté cette histoire, je vous répondrai :

—Pour vous engager à ne jamais juger trop vite et à laisser aux accusés, jusqu'au dernier moment, le bénéfice du doute. La justice humaine se trompe déjà assez vite sans que nos cris d'indignation ou de haine la poussent dans une mauvaise voie.

Jean des Etables

LE MAITRE PASTEUR

La France en deuil pleure le trépas de l'un de ses plus illustres enfants. L'immortel découvreur du vaccin antirabique, M. Pasteur, vient de mourir, le 28 septembre dernier, à sa maison de campagne de Garches, près Paris.

M. Pasteur (Louis) est né le 27 décembre 1822, à Dôle (Jura).

Cet illustre chimiste, auquel la médecine doit ses plus grandes découvertes et ses plus sérieux progrès, peut certainement figurer, ne fût-ce qu'à titre honorifique, parmi les grands médecins. Il serait d'ailleurs docteur en médecine de la Faculté de Bonn, qui lui avait conféré le titre de docteur en 1868, s'il n'avait renvoyé le diplôme allemand en 1870.

Pasteur, fils d'un ouvrier tanneur, fut d'abord maître répétiteur au lycée de Besançon. A 21 ans, en 1843, il était admis à l'Ecole Normale et trois ans plus tard il était reçu agrégé des sciences physiques, puis attaché à l'Ecole en

qualité de préparateur de chimie ; reçu docteur, nommé professeur de physique au lycée de Dijon et enfin suppléant à la chaire de chimie de la Faculté des sciences de Strasbourg, dont il devint titulaire en 1852.

En 1854, il était appelé comme doyen à la Faculté des sciences de Lille nouvellement créée, et en 1857 il prenait la direction des études scientifiques à l'Ecole Normale.

En 1862, il était élu membre de l'Académie des sciences, en 1863, professeur de géologie, physique et chimie à l'Ecole des beaux-arts et, en 1867, professeur de chimie à la Sorbonne, chaire qu'il a occupée jusqu'en 1875.

Il poursuivait toujours ses études sur la fermentation dans les liquides comme le vin, la bière et le vinaigre et arrivait à établir que leurs altérations provenaient de végétations microscopiques que l'on pouvait combattre par une élévation de température, système pratiqué depuis sous le nom de pasteurisation.

Entre temps, sur la prière de J.-B. Dumas, il étudiait une maladie des vers à soie qui compromettait l'existence de toute l'industrie séricicole et il obtenait de si remarquables résultats que le Ministère de l'agriculture d'Autriche lui décernait, en 1868, un prix de 10,000 francs.

En 1873, l'ensemble de ses travaux lui valait un prix de 12,000 francs de la Société d'encouragement.

La même année, il était nommé associé libre de l'Académie de médecine.

Il cherchait alors à appliquer à l'organisme animal les principes qu'il avait découverts.

Le 30 avril 1877, il faisait à l'Académie de médecine une communication dans laquelle il démontrait que le charbon des races bovine et ovine était causé par un microbe et que cette maladie pouvait être évitée par une vaccination avec le virus lui-même, cultivé en vase clos. L'expérience lui donna raison et les moutons vaccinés échappèrent à la maladie.

Il étudia aussi le choléra des poules, en dégagea le microbe et le combattit par les mêmes principes de culture et de vaccination.

C'est à ce moment qu'il était nommé membre de l'Académie française où il succéda à Littré.

Ses études et ses découvertes sur les microbes des maladies n'avaient encore visé que les animaux lorsque le docteur Lannelongue appela son attention sur un cas de rage, chez un enfant malade à l'hôpital Trousseau.

Pasteur étudia alors la rage et, après de longues et délicates expériences, il trouva la vaccination de cette terrible maladie.

En 1886, l'Académie des sciences proclamait que la prophylaxie de la rage était trouvée. Un mouvement véritablement populaire se produisit ; les souscriptions publiques affluèrent et, en 1888, l'institut Pasteur, superbe établissement vaccinal destiné aux victimes des morsures d'animaux enragés, était solennellement inauguré.

Du monde entier les malades viennent s'y faire soigner et la mortalité de la rage est descendue de 40 à 1½ pour 100.

Cet institut comporte d'ailleurs d'autres services que celui de la rage. A côté et sous la direction du maître, d'éminents docteurs, comme Roux, Nocard et Metchnikoff, travaillaient à dégager de la théorie scientifique du grand savant les conséquences pratiques qu'elle comporte.

De temps en temps sort de cette utile collaboration quelque grande découverte qui étonne le monde et illustre son auteur ; mais c'est toujours à l'initiateur puissant et respecté que revient la plus grande part de gloire et de reconnaissance.

Pasteur avait épuisé tout ce que les peuples et les rois peuvent donner de récompenses et d'honneurs ; l'Assemblée nationale, en 1874, lui votait une pension nationale ; il était grand-croix de la Légion d'honneur depuis 1881. Il avait le plus haut grade de tous les ordres étrangers du monde entier.

En 1892, son soixante-dixième anniversaire a été l'occasion d'une véritable apothéose, et l'on peut dire de lui qu'il était déjà entré vivant dans l'immortalité.

Mais cette gloire, ces honneurs, cette célébrité n'étaient pas sa plus haute récompense. Ce qui valait mieux encore et qu'il préférait à tout, c'était, avec la vénération et le respect qu'il inspire aux nations étrangères, la grandeur qu'il donne à la patrie bien-aimée que glorifie son illustre nom.

LE MASSACRE DE BAZEILLES

Pendant que les Allemands ne se lassent pas de célébrer leurs victoires, les Français continuent, de leur côté, à remettre en lumière les hauts faits dont leur gloire est composée, et à en recommander l'étude aux nations civilisées.

Plus de cinquante mille Français réunis à Bazeilles sont allés porter, aux morts glorieux du 1er septembre 1870, le tribut de leurs souvenirs et des fleurs. Il est des défaites que les vaincus ont le droit de revendiquer à l'égal de victoires éclatantes : Bazeilles est de ce nombre. Tout ce que l'héroïsme poussé à son point extrême peut donner de résistance, tout ce que l'abnégation, l'oubli de soi-même, le mépris de la mort sont capables d'inspirer, se développa au sein de ces quelques milliers d'hommes qui tenaient tête à une armée toute entière.

La journée de Bazeilles est l'une des plus caractéristiques de la guerre franco-allemande. Quand les feuilles de tous les pays, qui suivaient avec anxiété les phases de la lutte, en portèrent au loin le récit, un immense cri d'horreur s'éleva, un cri de réprobation qui intimida quelques jours les Allemands.

En effet, jamais bandits dressés au pillage et au massacre, jamais hordes de Sioux ou d'Apaches, n'apportèrent, dans une œuvre de vengeance, plus de cruauté froide et calculée.

Depuis l'ouverture des hostilités les habitants des campagnes savaient à quoi s'en tenir sur l'allure des envahisseurs : on savait que leurs procédés n'étaient rien moins que chevaleresques, mais on ne pouvait prévoir à quel degré de férocité atteindraient les hordes bleues de Bavarois.

Personne n'a oublié les péripéties de cette journée douloureuse. Des récits puisés à toutes sources en ont tristement popularisé le souvenir. Néanmoins on peut la retracer à grands traits.

Les efforts des troupes bavaroises s'étaient brisés contre la résistance héroïque du 12e corps. Les renforts saxons, les batteries d'artillerie appelées par centaines épuisaient leurs coups : l'orage de fer et de feu qui grondait autour des troupes françaises, ne les intimidait pas. Six heures durant, une lutte effroyable, corps à corps, mit aux prises les deux armées. Les Français, aux dernières minutes du combat, luttaient à 1 contre 16. Enfin, vers dix heures, les Bavarois pénétrèrent dans l'infortunée petite bourgade. Maison par maison, jardin par jardin, rue par rue, il fallait renouveler les attaques, éviter les sorties furieuses des " marsouins ", car c'est là que nos petits coloniaux tracèrent avec leur sang l'une des plus belles pages de leur histoire.

Les cartouches étaient épuisées, alors la baïonnette scintillait à la lueur des flammes et les hurrahs de poignées d'hommes épouvantaient les assaillants. La résistance coûta cher, car ce n'est pas seulement aux combattants que s'en prit la fureur des Bavarois. On incendia méthodiquement chaque usine, chaque maison. On éventra sans distinction de sexe ni d'âge. On rejeta des vieillards, des femmes, des enfants en bas-âge au milieu des décombres flambants de leurs demeures. Un nourrisson eut la tête écrasée contre un pan de muraille. L'œuvre de haine ne s'arrêta pas là.

Pendant les trois jours qui suivirent, de tristes convois enchaînés s'en allaient, lentement, vers la Meuse, et, de quart d'heure en quart d'heure, la décharge du Dreyse annonçait une exécution nouvelle accomplie au mépris des droits de l'humanité.

Quand il ne resta plus rien que des cendres sanglantes, une clameur de pitié s'éleva : on voulait organiser des souscriptions pour venir en aide aux survivants du désastre. Alors une lettre, en date du 20 septembre 1870, signée " Richard Gœlch," interdit cette mesure, déclarant que Bazeilles avait été détruite par suite d'une sentence prononcée en vertu des droits de la guerre.

Le général van der Thann rougit plus tard de son œuvre. Il tenta de se disculper. Mais des centaines de lettres vinrent lui clore les lèvres et lui cracher son infamie à la face.

Bazeilles sera peut-être utile dans l'avenir. Quand sonnera l'heure fatale des représailles, son souvenir évoqué pourra tout absoudre, tout justifier. Que Berlin flambe et croule sur sa populace, à tout cri de pitié on pourra répondre : " Et Bazeilles ! " Les Allemands, à côté du nom de Sedan, peuvent tracer ce nom sur leurs étendards, non en lettres d'or ni de fer, mais en lettres de sang. Ils peuvent rendre l'Alsace et la Lorraine, ils n'effaceront pas cette tache rouge de leur histoire.

Ils ont commis là ce crime que la postérité ne pardonne pas : le crime de lèse-humanité, qui relègue ses auteurs au ban des peuples civilisés.—E. L.